

Le rêve beauceron de

l'agriculture morvandelle...

En 1975, il y a bientôt trente ans, mon père arrivait dans le Sud-Morvan. J'avais dix-huit ans. Nous venions de Magny-Cours où nous exploitions une ferme d'une cinquantaine d'hectares. Bien que de même type, à savoir polyculture-élevage, et du même département, l'agriculture que nous avons découverte 90 kilomètres plus loin était très différente.

Alors qu'à côté de Nevers, nous étions les « petits paysans » au milieu des grandes familles d'éleveurs de reproducteurs charolais, nous arrivions dans un pays où, grosso-modo, tout le monde avait une cinquantaine d'hectares, une trentaine de vaches, un tracteur de cinquante ou soixante chevaux. Tout était différent ! Alors qu'à Magny-Cours les haies (trasses) avaient été supprimées ou passées au débroussaillant, ici les bouchures étaient entretenues, les fossés faits, chaque pré avait sa barrière en bois ! Mais le contraste ne s'arrêtait pas là. Dans ce pays que nous découvriions, les gens s'appelaient par leur prénom, se tutoyaient ! Combien de fois mon voisin m'a repris quand je l'appelais « Monsieur » ! Quelle ne fut pas non plus, pour ma mère, la surprise : autrefois, quand elle allait faire ses courses à Magny-Cours, il aurait été inconcevable de parler de « vache » chez l'épicier, cela ne se faisait pas, et d'ailleurs les femmes là-bas ne mettaient pas les pieds dans les étables. Ici, les gens parlaient du veau qui ne veut pas téter, de la césarienne de la nuit précédente... Nous débarquions dans un autre monde où la convivialité, comme on dit aujourd'hui, voulait dire quelque chose. C'était décidé, je restais ici et faisais de l'agriculture mon métier.

Cette agriculture semblait alors sur de bons rails. Certes, les agriculteurs ne roulaient pas sur l'or, mais il était reconnu dans le reste du département qu'ils s'en tiraient plutôt bien.

Pour chaque ferme, le matériel semblait suffisant. On achetait peu d'engrais, peu d'aliments pour le bétail, les quelques hectares de céréales fournissant la paille et le grain dont le surplus était vendu à la coopérative. Chacun faisait son bois, ses poteaux de clôture, une partie de sa semence. Sans vivre en autarcie, le système relativement économe et autonome permettait de mettre un peu d'argent de côté pour renouveler le matériel ou acheter sa terre.

L'agrandissement n'était pas encore devenu un sport local !

Il faut dire qu'une chose dissuadait les paysans de chercher à augmenter la dimension de leur entreprise : la mécanisation insuffisante de deux choses, la récolte du foinage et l'hivernage des bovins. Chacun savait que reprendre vingt ou trente hectares signifiait une semaine de pénible labeur supplémentaire lors des foins et une à deux heures de travail supplémentaire de pansage pendant les 100 à 120 jours pendant lesquels les vaches sont à l'étable. Il y avait donc de quoi réfléchir.

Et puis, dans les années 80, apparut une merveille de la technologie, la presse à balles rondes ! Grâce à la forme des bottes, le foin ne craint plus la pluie et peut être mis à l'abri une fois les foins terminés et par une seule personne avec une fourche hydraulique. De plus, cette puissante machine permet de presser jusqu'à dix hectares de foin en une après-midi contre trois auparavant.

Adieu les foins d'antan, adieu le pénible labeur sous le brûlant soleil d'été. Tout est pour le mieux. Enfin,



jusqu'à l'hiver ! Car on s'aperçoit vite, que ces énormes ballots (comme disent les techniciens !), ne rentrent pas facilement dans les « fenots » et sont bien difficiles à dérouler dans les étables. Et là intervient encore le génie humain. On construit de grands hangars pour stocker le fourrage et de grandes étables avec un large couloir central où l'on peut apporter la botte avec le tracteur et la dérouler. On peut donc, grâce à la facilité du travail, commencer à s'agrandir en surface et augmenter le nombre de bêtes. Mais là, on se rend compte, assez vite, qu'une grande étable c'est bien, mais il faut toujours lâcher les veaux, matin et soir, pendant la période hivernale pour qu'ils aillent téter leur mère et surtout curer (enlever le fumier) les vaches tous les jours. Pas de souci, voici la stabulation libre. Premier problème : les vaches en liberté se battent : on leur coupe les cornes ! Autre problème : la paille. Il faut six fois plus de paille dans une stabulation libre que dans une stabulation traditionnelle. Ce n'est pas grave, comme on n'a plus le temps d'augmenter la surface en céréales, on en achètera. On n'a plus, non plus, le temps d'écarter la paille dans la stabulation : on invente la pailleuse. Pas le temps non plus de distribuer la nourriture à tant de vaches : on invente la mélangeuse-distributrice. Plus le temps de faire des poteaux de clôture : il y en a à la coopérative. Ni de faire sa farine : on achète des granulés. Pas le temps de se faire du bois : on se chauffe au fuel. Ni le temps de traiter ses céréales, on appelle une entreprise. (Il faut dire, en plus, que depuis 1992, la nouvelle Politique Agricole Commune Européenne favorise l'accroissement des exploitations en donnant des primes substantielles aux agriculteurs en proportion de leur nombre de vaches et de leur surface.) Plus le temps d'ailleurs de faire des céréales, elles sont si bon marché !

Plus le temps ! Pas même le temps de se demander

◀ *Jean-Charles Cougny devant son exploitation*



▲ *L'heure du repas dans une stabulation*

si avec un peu moins de surface, de matériel, on n'aurait pas un peu plus de temps, voire un peu plus d'argent !

Pourtant, quand on demande à l'agriculteur, pourquoi il s'agrandit, pourquoi il reprend la ferme de son voisin au lieu d'y laisser un jeune s'installer, il vous répond qu'une ferme comme celle qu'il reprend n'est pas viable et que, de toute façon, un jeune ne pourrait pas y faire sa vie et que lui il est obligé de s'agrandir sinon il ne pourra pas survivre, d'autant qu'il paraît que les subventions vont baisser en pourcentage, alors si l'on en veut un maximum à l'avenir, il faut essayer d'en capter le plus possible maintenant ! Et puis tout le monde s'agrandit, il faut bien suivre le mouvement.

Et quand une enquête, initiée par la Chambre d'Agriculture prouve que l'agrandissement n'augmente pas le revenu, on l'occulte, on met la tête dans le sable.

Alors aujourd'hui, le Morvan essaye de ressembler à la Beauce. De gigantesques bâtiments se construisent, les tracteurs utilisés font 140 chevaux, les petites fermes sont divisées, absorbées, anéanties, les haies arrachées à la pelleuse, les tours de pré traités au débroussaillant... La mise aux normes en condamnant les vieux bâtiments déjà malmenés par le modernisme envoie une partie de notre patrimoine aux oubliettes et le seul espoir de sauvetage pour ces granges, étables, hangars où nos ancêtres ont travaillé est de trouver un Hollandais ou un Parisien qui en fasse au mieux une résidence secondaire, au pire un garage à caravane ou un abri pour la tondeuse à gazon... Heureusement, les marchands de matériel, de paille, de crédit, de fuel, d'aliments, de bâtiments, de pesticides, de semences, jubilent. Les pépiniéristes et les vendeurs de tondeuses aussi !

L'épicier a fermé boutique. Le boulanger est parti et on achète son pain au supermarché. La poste ferme, l'école aussi, le train ne s'arrête plus... ce n'est pas grave, « demain je prendrai le 4x4, je t'emmènerai à l'école à Nevers, il faut que je passe à la DDA*, pour une histoire de prime ! ».

* Direction Départementale de l'Agriculture